

MIKA WALTARI

Ce genre de choses
n'arrive jamais

traduit du finnois par
Anne Colin du Terrail

ACTES SUD

L'homme était couché dans son grand lit. Il ne bougeait pas d'un cil. La lampe de chevet à abat-jour métallique éclairait son visage d'une lumière crue, laissant le reste de la chambre dans la pénombre. Le cendrier sur la table de nuit était plein. Les aiguilles jaune fluorescent du réveil indiquaient près de quatre heures. Le matin approchait, mais il ne dormait pas.

Il ne bougeait pas d'un cil. Il respirait régulièrement, sans éprouver la moindre fièvre. Sa cigarette avait fini de se consumer. Sans regarder ce qu'il faisait, il l'écrasa dans le cendrier. Puis il tourna la tête et jeta un coup d'œil au réveil. Il était quatre heures.

Il n'y avait pas le moindre bruit. D'épais rideaux isolaient la chambre immobile du monde nocturne, derrière les fenêtres.

Sa valise l'attendait dans un coin. À côté d'elle, sa mallette fermée à clef contenant ses dossiers. Son passeport et son carnet de chèques de voyage se trouvaient dans la poche intérieure

de sa veste. Il lui restait à peine trois heures pour dormir, mais il ne trouvait pas le sommeil.

Il y avait à cela plusieurs raisons, songea-t-il. Ces derniers jours avaient été mouvementés. Il n'avait fini que vers minuit de tout mettre en ordre pour son départ, qui avait failli être annulé à cause des tensions internationales. Si la situation s'aggravait encore, il n'y aurait guère de chances que de telles négociations commerciales aboutissent. Quoi qu'il en soit, il devait prendre certaines précautions, bien qu'il ne comptât pas s'absenter plus d'une semaine. Et même dans ce cas, il pouvait envisager de passer le week-end à Athènes ou à Budapest, où il avait des amis.

Il respirait calmement et régulièrement. Mais sans en avoir conscience il tendait l'oreille. Et son cœur s'arrêtait un instant de battre chaque fois qu'il croyait entendre une voiture s'arrêter devant l'immeuble ou la porte de l'ascenseur se refermer doucement sur le palier. Il était de plus en plus sur le qui-vive, mais, par un effort de sa volonté, il chassa de son esprit ce familier sentiment d'attente. Ce n'était plus le moment. Tout lui était déjà égal.

Il reposa la cigarette qu'il s'apprêtait à fumer, se leva, enfila sa robe de chambre et passa dans son cabinet de travail, dont il alluma la lumière. Son bureau était vide. Il s'assit devant et ouvrit distraitement les tiroirs. Ils étaient pleins de papiers, lettres, factures, reçus, listes, documents

administratifs, projets de contrat, mémorandums. Des deux mains, il en sortit une pile du tiroir du haut, les posa sur le bureau et entreprit méthodiquement de les ranger.

Beaucoup avaient été importants, à un moment ou à un autre, et dignes d'être conservés. Mais pour bon nombre, il ne se rappelait plus pourquoi il avait jugé utile de les garder. Il approcha la corbeille à papier de ses pieds, déchira en deux puis en quatre un document après l'autre et y jeta les morceaux. Il y avait dans le tas des lettres et des reçus de cotisation d'innombrables associations. Il les déchira pendant un certain temps. Puis il prit dans ses mains toute la pile de paperasse inutile et la laissa tomber dans la corbeille.

Il fit de même pour les papiers du deuxième tiroir après n'avoir jeté qu'un coup d'œil à ceux du dessus. Ayant ainsi vidé deux tiroirs sans effort, il se demanda en son for intérieur pourquoi il n'avait pas fait ce ménage depuis déjà des lustres. Mais il n'avait en général pas le temps. Et peut-être avait-il soudain changé, d'une manière ou d'une autre. Car aucun de ces documents ne le touchait plus. Ce n'était que de la paperasse inutile, aucun n'éveillait en lui ni souvenir ni espoir.

Renonçant à s'occuper du tiroir du bas, il se carra dans son fauteuil de bureau et chercha distraitement du regard ses cigarettes. Il avait froid aux pieds. Le chauffage était coupé pendant la nuit et on était encore en hiver.

Puis il se leva soudain sans bruit. La porte d'entrée s'ouvrit et se referma avec un léger claquement. On entendit quelques pas mal assurés. Quelqu'un prit appui sur le portemanteau. Il y eut un chuchotement, puis un petit rire.

L'homme se redressa. Son cœur battait désagréablement fort, cognant à grands coups. En cet instant, il sentit à quel point les muscles de ses bras et de ses jambes s'étaient étiolés. Trop de travail de bureau, trop de bons dîners, trop de mauvaises nuits. Impossible de rester immobile, ses abdominaux tressaillaient, comme s'ils s'étaient mis à vivre leur vie de leur côté.

Il fit un pas vers le vestibule, mais s'arrêta aussitôt. La porte d'entrée s'ouvrit et se referma de nouveau, la chaîne de sécurité cliqueta, glissant avec difficulté dans son logement. Dans le silence de la nuit, chaque bruit résonnait à ses oreilles avec presque trop d'acuité. Puis la porte de son cabinet de travail s'entrebâilla et la silhouette de sa femme apparut, nettement découpée par la vive lumière du vestibule. Elle resta sur le seuil, prudemment agrippée au chambranle.

“Tu n'es pas encore couché?” demanda-t-elle étourdiment, mais en détachant avec soin chaque syllabe. Son maquillage avait coulé, une fleur flétrie pendait sur sa poitrine et sa robe du soir était tachée.

L'homme lui jeta un regard scrutateur qui la mit mal à l'aise. Elle lâcha le chambranle et réussit à atteindre un fauteuil dans lequel elle se

laissa tomber, s'abandonnant contre le dossier. Puis elle se mit à rire et se tâta le front d'une main lasse.

“Tu n'imagines pas comme on s'est amusé, dit-elle d'un ton potinier. Quel dommage que tu n'aies pas pu venir. Mais nous avons fêté ton voyage. Crois-moi, nous avons parlé de toi. Ils ont tous promis de prendre soin de moi pendant ton absence. Zut, j'ai de nouveau filé mon bas dans la voiture.”

L'homme l'observait attentivement. Elle avait le regard vague et il lui manquait une boucle d'oreille.

“Qu'est-ce que tu as à me fixer comme ça?” Elle se toucha le visage. “Oh, je suis sûrement affreuse. Tu es fâché? Ne sois pas ridicule. Pff, tu n'es pas drôle. Je vais me coucher.”

L'homme ne répondit rien. Il se tenait au milieu de la pièce, les mains enfoncées dans les poches de sa robe de chambre, affichant un sourire froid. Sa femme se leva, cherchant son équilibre, tourna vers lui son dos nu et sortit d'un pas précautionneux. La porte resta entrouverte. La lumière du vestibule s'éteignit, plongeant l'entrebâillement dans l'obscurité. L'homme, toujours debout, raide, avait froid aux pieds. Il se tourna pour revenir à son bureau, s'assit distraitement et ouvrit le tiroir du bas.

Il en déversa tout le contenu sur la table. Jadis, sur de grands chantiers forestiers. Des certificats de travail. Là, un menu somptueusement

imprimé, avec la date, qui lui rappela une de ses victoires. Il revoyait encore tels qu'il les avait alors vus pour la première fois plusieurs visages devenus bien trop familiers au fil des ans. Il les avait regardés avec attention et ne les avait pas tous trouvés à son goût. C'étaient pour beaucoup des visages trop bien portants, trop joyeusement rubiconds, trop avides et calculateurs. Mais il avait depuis appris à les aimer.

Des photos tombèrent d'entre des lettres et autres papiers. Il y avait là leur portrait de mariage. Il le contempla d'un œil critique, sans le moindre serrement de cœur. Il avait juste froid aux pieds. Sa femme était très belle sur la photo, plus mince qu'aujourd'hui, le regard plus doux. Les années avaient épaissi ses traits fins. La poudre avait usé sa peau fragile. Mais ses jambes et ses épaules étaient restées aussi séduisantes qu'alors.

Son visage se ferma, soudain durci. Une petite photo amateur avait glissé sur le bureau d'entre deux lettres. Il l'avait lui-même prise des années plus tôt. Le sable scintillait sur la plage, une enfant jouait. Elle avait un seau et une pelle. Il y avait aussi une autre photo. L'enfant dormait dans son lit à barreaux. Un ruban de soie rouge à la couleur passée, qui avait un jour noué ses fins cheveux, frappa l'homme en plein cœur. Il le lissa entre ses doigts gourds. Mais il ramassa ensuite brusquement entre ses mains toute sa vie ensevelie, laissa tomber les

papiers et les photos dans le tiroir, le ferma et se retourna pour regarder vers la porte, comme surpris par un ennemi.

Sa femme se tenait sur le seuil. L'alcool marbrait de rouge ses joues brillantes de propreté.

“Tu viens? Je vais me coucher”, dit-elle d'un air d'invite, comme consciente d'un manque et désireuse de le combler.

Il secoua la tête, fixant ses yeux, et uniquement ses yeux, qui lui rendirent son regard avec une tranquillité lasse.

“Merci, dit-elle. Je suis morte de fatigue, je pourrais m'endormir debout.” Elle s'étira et bâilla, regarda distraitement son pied nu. “Mais si tu avais voulu... Tu pars en voyage demain matin. Réveille-moi avant.

— Pourquoi?” demanda l'homme. Il avait la bouche sèche et douloureuse. Il avait trop fumé.

“Comme ça. Tu pourrais m'apporter de l'eau de Vichy.” Elle lui jeta un coup d'œil suspicieux. “Tu n'es pas malade, au moins?”

Il secoua la tête, esquissant un léger sourire plein d'affection.

“Bonne nuit, alors, dit-elle. Rapporte-moi quelque chose de sympa de Berlin.

— Je ne passe pas par Berlin, fit remarquer l'homme avant de se reprendre. Sauf peut-être au retour, ajouta-t-il, perdu dans ses pensées.

— De Vienne, alors, répliqua-t-elle d'un ton las. Ne chinoise pas. Bonne nuit.

— Dors bien”, lui souhaita-t-il sans la moindre ironie dans la voix. Il était sincère. Et il ne lui enviait pas sa journée du lendemain.

Ce n'est qu'en sortant de la salle de bains et en nouant sa cravate devant le miroir qu'il se rendit compte que le visage qui le regardait était étranger, détestable. Il n'en pouvait plus de le voir. En prenant sa valise et sa mallette dans sa luxueuse chambre à coucher, il jeta un coup d'œil autour de lui et sut qu'il n'avait jamais aimé cette pièce, qu'il pouvait l'abandonner sans regrets. Il était prêt à partir. Las de tout ce qu'il avait considéré comme sien au fil des années, si las que n'importe quel voyage était pour lui comme une libération pour un prisonnier.